

erwan tanguy

# ÉTAT DE SIÈGE



# Prologue

«Où je pose le décor.  
Où la ville se dessine.  
Où l'errance commence.»

## Ainsi je commence mon journal

Chaque jour recommence le difficile combat de la survie.

À peine la lumière franchit les filtres des volets de l'habitation que je squatte qu'il faut rapidement reprendre les armes. Dehors, les bruits ne cessent jamais. Il y a des combattants pour tous les moments de la journée. Il n'y a pas d'accalmie. Et les trêves n'existent pas. Elles sont annoncées sur les canaux officiels, elles sont l'objet de tractation entre des gens que personne ne connaît, qui ne représentent donc personne. Ces gens simplifient le sens de la guerre à deux camps qui s'affrontent. Mais il n'y a pas de camp. Les monstres sont partout, ils assassinent, pillent, brûlent, violent. Peu importe qui. Les victimes meurent, ceux qui restent sont des monstres.

Je fais parti des monstres. Je ne pille pas, ne brûle pas, ne viole pas, à proprement parlé. Je me faufile entre les murs, je tue pour survivre et je ne défends personne. En ça je suis un monstre. Les monstres n'ont plus d'appartenance, n'ont plus de volonté politique, n'ont plus ni famille ni ami. Ils sont seuls et ils ont le pouvoir de tuer.

## Le dehors

Je sors de l'habitation, un immeuble banal du centre ville. La rue est encombrée de déchets et de véhicules brûlés ou désossés.

Aucun cadavre mais quelques nouveaux impacts de balle sur les murs. La nuit n'a pas été trop violente par ici. Quelques rues plus loin, ce n'est plus le cas. Des cadavres encore chauds encombrés les passages un peu découverts. Ils resteront là jusqu'à ce que les prochains combats s'éloignent. Les squatteurs viendront alors les enlever pour les enterrer dans des caves, s'ils restent de la place, ou les brûler directement sur place.

Il ne faut pas croire que c'est uniquement pour des questions d'hygiène ou de confort, même si les odeurs deviennent vite insupportables. Une rue où les cadavres se décomposent depuis longtemps sera vite fouillée dans l'espoir de trouver de nouveaux squats. Enlever les cadavres ou les brûler est une manière simple de dire :

«Attention, il y a des combattants ici qui vous surveillent. Au moindre geste déplacé ils vous tueront.»

# Circuler

Avec le temps, on apprend où circuler en presque sécurité.

Quand cela tire trop ou quand cela ne tire pas du tout, ce n'est pas bon. Des tirs réguliers, quelques uns par minute, c'est normal, donc on y va. Je circule donc en fonction du nombre de tirs autour de moi.

J'évite de tirer si je ne suis pas à proximité de mon squat. D'abord parce que je sais que je suis observé et que je risque alors de m'en prendre une, et surtout parce que je ne me trimballe pas avec toutes mes munitions. Si je me mettais à tirer, je risquerais vite de me retrouver encercler. Les autres me feraient alors tirer jusqu'à épuisement.

Pour les situations de défense j'utilise mes armes, blanche ou à feu, blanche de préférence, pour faire le moins de bruit possible et ne pas être à l'origine d'un déplacement de combat.

## Les bataillons

Tous les monstres ne sont pas seul comme moi. Il existe quelques bataillons, des regroupement de monstres. Ils s'entretuent et essaient de recruter les solitaires comme moi. C'est une des raisons pour lesquelles j'évite les combats.

Le recrutement est généralement la cause des combats. Des bataillons ont repéré des squats importants et ils essaient de prendre possession de la rue ou du quartier pour pouvoir le piller et renouveler leurs membres.

Après nous avons toujours le choix, être enrôler ou mourir. Rares sont ceux qui choisissent la mort, espérant pouvoir s'échapper. Je ne sais pas comment ça fonctionne dans ces bataillons mais j'ai l'impression que personne n'arrive à s'en échapper.

## Les femmes

Les bataillons cherchent aussi à s'approprier le plus de femmes, pour satisfaire les besoins de tous ces monstres. Pour procréer. J'évite pour cela de croiser des femmes. Quand j'en repère une je me cache et attends qu'elle disparaisse. Si elle est solitaire, elle risque de me tuer par crainte que je la viole ou que je fasse partie d'un bataillon. Si elle est membre d'un bataillon, je risque de tomber dans un piège.

Lorsqu'on choisit la solitude, il faut éviter tous contacts.

Il n'y a plus de place pour les sentiments, c'est en cela que nous sommes devenus des monstres. Manque d'espace et de temps pour s'y perdre. Nous sommes contraints à l'urgence. Le sexe n'est plus qu'un objet de plus pour lequel on tue.

## La nourriture

L'obsession c'est la nourriture. La faim est permanente.

De jour comme de nuit, les monstres circulent dans la ville à la recherche de nourriture et de biens échangeables. Trouver des marchés clandestins où échanger de la nourriture, c'est relativement facile. Ce qui m'a toujours étonné d'ailleurs. La difficulté est de trouver les biens échangeables. Tout ce qui est métallique bien sûr. Douilles de balles, morceaux de voitures, etc. Parfois des objets inattendus prennent une valeur. Il doit exister, je ne sais où, des collectionneurs qui recherchent non pas juste de la matière mais des objets le plus intacts possible. Des postes de radio ou de télévision, des platine de disque, du mobilier, des batteries, des jeux.

Il faut toujours avoir quelque chose à échanger sur soi. Parfois on évite ainsi un combat incertain. Si je croise un autre solitaire susceptible de pouvoir me tuer ou me blesser gravement, si celui ci ne fuit pas en me voyant mais vient à ma rencontre, je vais préféré donner un objet que me battre. Même si je le bats je risque d'être blessé. Être blessé est un risque qu'il ne faut pas prendre, une plaie est vite infectée et ici il n'y a ni hôpitaux, ni médecin.

## Hors de la ville

Au départ, la circulation entre l'extérieur de la ville et l'intérieur était plus souple. Il n'y avait pas de check point à chaque rue mais uniquement sur les grands axes. Nous pouvions alors circuler librement, fuir un temps la ville. Nous avions tous encore de la famille hors les murs chez qui nous reposer ou envisager une autre vie.

Les contrôles et les accès se sont durcis lentement. Ne peuvent aujourd'hui entrer et sortir que ceux qui ont de la nourriture ou des laissés-passés dont j'ignore l'origine. J'ai fuit un temps hors de la ville, mais les bataillons y recrutent aussi et dévastent les villages et les refuges. Les fermes et les champs appartiennent à des clans qui s'enrichissent grâce à tout ce que nous ramassons. Je me sens plus en sécurité dans ces rues dévastées. Les murs, même en partie détruits, protègent mieux que les champs surveillés par des hordes de chiens et de gardiens. Les chiens ici, il n'y en a plus, ils ont tous été mangés.



Quand aux abords de la ville, je les évite, ils grouillent de bataillons qui, pour exister, se doivent de contrôler plusieurs axes d'entrée. Les combats y sont quasi permanent.

## Sorties de secours

Trouver de la nourriture n'est pas complexe.

Pourtant c'est aussi un moment délicat car il est facile pour un bataillon de suivre les marchands de nourriture jusqu'aux lieux des échanges. Il n'y a eu que peu d'incident. Les bataillons ont intérêt à ce que nous soyons là pour «nettoyer» la ville de ses cadavres et de ses ferrailles. Et ils savent qu'en laissant ces échanges se faire, cela leur permet de contrôler de loin ce qui se passe. S'ils se mettaient, et ils l'ont fait un temps, à empêcher les échanges de se faire, nous les ferions quand même, mais loin des leurs regards, dans une réelle clandestinité. Ce qui signifie aussi créer des axes pour entrer et sortir de la ville à notre guise. Bien entendu des axes hors des contrôles de ces bataillons, il en existe. Certains sont souterrains. J'en connais plusieurs et je vais régulièrement vérifier qu'ils sont toujours en service, que personne ne les a vendus aux bataillons. Ce sont des sorties de secours au cas où.

## La ville sera détruite

Même si je sais qu'en dehors de la ville, il est quasiment impossible de se cacher, de survivre donc, le fait de savoir que je peux y aller à tout moment me rassure.

Nous savons qu'un jour il n'y aura plus aucun bénéfice à y rester dans cette ville. Tout aura été pillé. Nous l'aurons bien nettoyée, nous les monstres. Ce jour-là, ce sera le grand incendie. Ils brûleront tout et iront ailleurs. Brûler plutôt que revoir de cette ville fantôme renaître cette ville qu'elle a été, cet espace de culture et de liberté.

Ils rayeront de la carte ce qui fut un jour le symbole de la démocratie et qu'ils ont si bien su réduire au silence. Et nos cris, les cris d'avant que nous soyons ces monstres, n'eurent plus aucune oreille extérieure pour les entendre.

Certaines dictatures ou guerres civiles sont préférables aux démocraties...

## Coupés du monde

Pour les bataillons, l'enjeu est de conquérir la ville en contrôlant un maximum

d'axes. Qui contrôlent les entrées et les sorties contrôlent la ville. Ils peuvent ainsi négocier avec les clans fermiers pour obtenir plus de nourriture et d'autres avantages territoriaux ou humains.

J'imagine que tous ces clans doivent être encore en contact avec le reste du monde. Ils doivent se présenter comme nos représentants, nos diplomates. Hélas d'ici, le monde ne se fait plus entendre. Plus aucun avion civile ne traverse notre ciel.

Les premiers mois des affrontements, nous avions internet, le téléphone, la télévision. Tous ces moyens nous permettaient de suivre ce qui se passait, de garder un contact avec le monde, de l'informer comme de s'informer. Très vite, les bataillons, qui ne s'appelaient pas comme ça encore et qui n'étaient pas vraiment organisés, ont compris que tous ces médias et ces flux mettaient en péril leurs actions et donc leur business. Ils ont commencé par déterrés tous les câbles de communication et les couper pour stopper internet et le téléphone. Ils mirent en place ensuite des commandos chargés de détruire toutes les antennes pour la télévision et la téléphonie, ainsi que les paraboles. Et maintenant ils brouillent même les ondes hautes et basses fréquences. Rien ne passe. Pas même un jeu de talkies-walkies.

Ils tolèrent que des solitaires errent dans leur ville mais ils nous imposent une solitude des plus strictes.

## Le massacre

En traversant ce qui fut la place de la mairie me revint le souvenir douloureux de ce qui s'y passa. Lors d'une manifestation pacifique qui réclamait juste des élections et la prise en compte de l'intérêt des peuples, la police ainsi que l'armée tirèrent sur nous, hommes femmes et enfants, un massacre terrifiant. Je suis encore en vie, j'ai survécu. Je ne sais plus trop comment mais aucune balle ne m'a touché. J'étais recouvert du sang des autres. J'ai finalement réussi à me cacher, comme d'autres survivants. Ce fut le commencement. Depuis ce jour-là je frôle les murs, je squatte des immeubles qui ne reverront jamais leurs occupants.

Assez rapidement j'ai trouvé des armes. Il y avait eu lors du massacre, des tirs croisés entre police et armée. Je ne sais pas pourquoi sur le coup j'ai ramassé les armes des militaires morts dont j'enjambais les cadavres. Je ne savais même pas m'en servir. Comment tirer, comment recharger, où se trouve le cran de sûreté... Un autre monde pour moi que je n'avais pas envie de découvrir.



## Survivre

Le plus difficile à été d'apprendre à utiliser les armes blanches. Égorger quelqu'un sans trop faire de bruit, vite, en limitant les risques comme des coups de défense qui risqueraient de me blesser.

Les premiers heurts ont été les plus délicats. Mes assaillants étaient presque des frères, des frères de situation en tous cas. Ils voulaient juste me prendre qui ma nourriture, qui mes armes, qui mes fringues. Forts de nos inexpériences, la diplomatie ne durait pas longtemps et souvent, nous finissions par en venir aux mains ou aux armes. Comme dans un western : celui qui tire le plus vite. Mais comme les coups de feu, c'était risqué, les poings et les lames prirent le dessus.

Combien d'entre nous se sont réveillés, roués de coups, dépouillés de tout, errant et hurlant comme des bêtes. Nous devons souvent les tuer rapidement avant qu'ils ne nous mettent tous en danger.

## Printemps

Terrassé depuis deux jours au fond de mon squat, j'attends que le printemps passe. À une autre époque, avec les traitements et les mouchoirs, j'arrivais sans trop de mal à passer cette saison. Depuis l'effondrement, les printemps sont un coup de massue chaque année qui me fait regretter la froideur de l'hiver. Je suis prostré dans une salle et je scrute les sons et les mouvements entre mes séries d'éternuements. J'en arrive à un état d'épuisement tel que je ne tiens plus sur mes jambes et serais bien en peine de me défendre ou de fuir.

Il n'y a pas ou peu de solidarité entre nous, quelque fussent nos différences ou nos ressemblances. Nous avons atteint une monstruosité qui nous retire toute once d'humanité. Pourtant, et c'est un repos relatif mais un repos quand même, les quartiers se protègent. Tout comme je risquerais de me faire tuer si je m'aventurais dans un autre quartier pour y faire ma loi, une silhouette identifiée comme vivant dans un squat des environs n'est plus inquiétée.

## Mes « voisins »

Seule l'approche de bataillons ou d'affrontements nous forcent à changer régulièrement de lieu. Un environnement connu rassure même s'il peut être aussi un risque : je sais où se cache mes « voisins » comme ils savent où je me cache. Si l'un de nous étaient pris, ils nous dénonceraient dans l'espoir de bénéficier de quelques faveurs au sein du bataillon qui l'avait attrapé.

Donc, malgré mon épuisement à lutter contre les pollens, je suis relativement

tranquille. Surtout que, sentant mon état s'empirer, j'avais entassé des vivres pour tenir un moment. L'allergie me travaillera plus d'un mois mais moins violemment que ces derniers jours. Le risque que je cours dehors est d'éternuer au mauvais moment. Je redoute plus fortement les blessures ou les maladies plus graves qui m'obligeraient à sortir pour me faire soigner. Ne serait-ce que pour renouveler les médicaments qui font tomber la fièvre. Tous, nous en avons des stocks mais ça par vite.

## Une manifestation

Des voix. Au dehors. Ça discute sévère. Je n'ai pas l'impression que c'est un bataillon. Je ne distingue pas assez les mots pour suivre une conversation. Elles parlent d'un rassemblement mais de qui, pour faire quoi. Je me concentre et tente de me rapprocher au plus près des voix, l'oreille collée contre le mur. Une voix plus fortes, qui s'était tue jusque là, invita les quelques personnes à se joindre au mouvement.

«Il faut bien réagir. Nous n'allons pas rester là sans rien faire d'autre qu'attendre la mort. Les bataillons, les clans, tous ces groupes n'ont aucun droit sur nous. Nous devons nous faire entendre. Avec l'espoir que notre bruit se fasse entendre au-delà de ces murs.»

Et les discussions continuèrent une bonne partie de la journée. Encore un jour sans pouvoir sortir. Je n'aime pas me faire connaître si proche de mon squat. Je ne veux pas prendre ce risque. Et je ne voulais pas avoir à répondre. Quoi dire ? J'ai perdu la foi.

## Perte de foi

Aller à la manifestation...

Oui il faut manifester, renverser la situation, mettre fin à cette violente mascarade mais je n'ai plus la foi. Je l'ai perdu lorsque j'ai vu mes amis, ma famille, se faire tirer dessus puis piétiner par ceux censés les protéger. Et où sont-ils aujourd'hui tous ces policiers et ces militaires incapables de défendre l'État et la population ?

Je ne vois plus que des immondices accumulés dans les rues de la ville, des bâtiments qui se délabrent rapidement, s'écroulent par manque d'entretien ou du fait des assauts répétés des bataillons. Pourquoi irais-je perdre la vie pour une manifestation qui ne servira à rien d'autre qu'à nous enrôler ou nous tuer ?

Et en même temps, ne suis-je pas déjà mort ? Ne suis-je pas moi-même en délabrement ? Je ne vauds guère plus que mon ombre.

# L'eau

Je sors enfin, ma respiration est moins sifflante et, malgré une fatigue persistante, il me faut vite sortir pour réapprovisionner mes réserves d'eau et de nourriture. Il me reste encore de quoi manger, mais l'eau. Après une semaine dans des bouteilles, pour la plupart en plastique, elle n'est plus bonne, je risque de me rendre malade et là, vu mon état, ce serait risqué. Je ne vais pas brûler le peu de bois qu'il me reste pour la bouillir. J'ai encore un peu d'eau de javel aussi, mais j'évite de l'utiliser.

Je remets dans un sac à dos qui avait dû appartenir à un enfant, vu les couleurs et les dessins délavés, toutes mes bouteilles, même les pleines. On ne sait jamais. Avec un peu de chance je trouverais aussi des produits frais pour manger autre chose. Je vais voir du côté est de la ville, la dernière fois c'était une zone assez tranquille, les bataillons s'étaient concentrés sur d'autres zones plus stratégiques.

Sur les bris d'un miroir j'ai entrevu ma tête : je ressemble à un vieillard, les joues creusées, les yeux rouges et les lèvres gercées. Combien de temps vais-je tenir encore ? Je ne sais pas si je supporterais un autre printemps, ni un autre hiver d'ailleurs. L'option de fuir, j'y pense sans arrêt depuis quelques jours.

## Manifester

Des rumeurs circulent sur un rassemblement le 1er mai. Que cette date qui ne correspond plus à rien dans les décombres de cette ville marque le retour du peuple. Interpeller aussi le reste du monde qui ne semble pas subir la guerre comme nous. Il semblerait même que certains s'enrichissent.

Les bataillons qui sont un peu les milices des mafias, finiront par se lasser de ces ruines et brûleront tout. Le peuple qui survit ici n'a pas envie de se laisser rayer de la carte. Certains membres des bataillons n'aspirent qu'à en partir. Nous avons tous des armes, savons nous en servir et combattons dans l'ombre sans personne pour nous dicter des choix, personne ne peut nous acheter. C'est à la fois notre force et notre faiblesse. Rien ni personne ne réussit à nous conduire vers une reconquête quelle qu'elle soit. Nous survivons, nous ne savons faire que cela. Et le souvenir des massacres reste vivace malgré le temps.

Est-ce d'un nouveau massacre dont nous aurions besoin ? J'ai l'impression que certains l'espèrent. Qu'enfin la souffrance de nos martyrs forcent le monde à réagir. Je n'y crois plus, le temps qui passent révèle l'indifférence du monde pour notre ville, ce qu'il en reste de ville.

# La manifestation

«Où les voix se portent.  
Où les espoirs s'envolent.  
Où les cris déchirent.  
Où l'horreur dépasse.

# Reprendre le fil

Je reprends enfin le fil. Je dois témoigner de ce qui se passa ce premier mai, ce jour qui devait rappeler au monde que nous existions encore, que derrière ces ruines, ces murs délabrés, ces rues encombrées de débris et marquées par les combats, il y avait des êtres humains qui n'aspiraient qu'à la paix.

Malgré ma profonde appréhension quant au déroulé de cette journée de manifestation, quant aux finalités aussi, je me suis résigné à m'y rendre, en me gardant bien de m'y mêler de trop près. Je ne sais pas ce que je craignais exactement mais les bataillons ne m'inspiraient pas. Je ne voyais pas pour quelles raisons ils nous laisseraient le loisir de manifester quand ils n'œuvrent qu'à contrôler la ville et à nous enrôler ou nous tuer. Même si je savais qu'un élément important m'échappait... Pourquoi ces bataillons s'acharnaient à vouloir contrôler une ville jonchée de morts, de débris et hanter de fantômes par exemple ? Pourquoi ne détruisaient-ils pas tout simplement la ville, ne la rasaient-ils pas ?

## Simple observateur

Ne pas y aller aurait fait de moi définitivement un barbare indifférent. Y aller sans me méfier, un naïf.

J'y allais donc en observateur, suivant le cortège pacifique en passant de toit en toit, en contournant les immeubles trop connus pour être souvent le siège de snipers qui ne savent même plus pour qui ils font cette sale besogne.

J'avais même ressorti un vieil appareil photo argentique, que je comptais échanger contre de la nourriture. Les appareils numériques ne sont d'aucune utilité dans un monde privé d'électricité. La valeur de cet appareil résidait aussi dans le fait qu'il était accompagné de plusieurs pellicules vierges. Il allait perdre de la valeur puisque j'allais utiliser les pellicules pour témoigner de ce qui allait se passer.

S'il ne se passe rien, cela marquera l'événement et sinon, cela témoignera de nos souffrances que les autres pays nient depuis trop longtemps.

## Le cortège défile

Comme pour pouvoir mieux frapper, les bataillons semblaient absents. Il y avait bien quelques sentinelles sur les toits ou près des lieux stratégiques aux yeux des bataillons mais elles n'étaient pas agressives, elles regardaient sans plus, sans cacher leur mépris habituel bien sûr mais sans excès.

D'abord sur leurs gardes, les manifestants finirent au bout de quelques heures

par croire qu'il ne se passerait rien, que les bataillons avaient choisi l'indifférence sachant que cette manifestation n'aurait aucun écho au-delà des murs fissurés des enceintes de la ville.

Le cortège fit le tour des places qui furent importantes autrefois en empruntant les avenues les plus grandes pour se regrouper à la fin sur cette place de la mairie qui vit tant de sang couler. Il y eut des chants, des embrassades, quelques rires forcés pour conjurer l'horreur qui nous gouvernait depuis si longtemps.

## Observer

J'ai observé toute la manifestation de loin, sans y prendre part, même si mon cœur y était. Ma lâcheté était plus forte. Je passais de toit en toit et, lorsqu'il fallait descendre pour changer de rue, j'attendais que la fin du défilé soit passée pour furtivement traverser la ou les rues jusqu'à trouver une entrée dans un immeuble qui me semblait pas trop risqué. Je connaissais à force les immeubles susceptibles d'abriter des snipers ou quelques «bureaux» de brigades.

Tout le monde se regroupa sur la place principale, apothéose des chants, des revendications clamées, des témoignages de fraternité et de furieuse envie de vivre libre à nouveau. Je pris quelques photos. Presque sans m'en rendre compte je me mis à observer des mouvements étranges. Toutes les rues qui débouchaient sur cette place étaient verrouillées sans que personne n'y fasse attention.

## La fin de la manifestation

Toutes les brigades de la ville avaient attendu la fin de la manifestation pour agir. Elles n'avaient jamais eu l'intention de laisser l'espoir s'exprimer mais plutôt que de nous contraindre à l'anonymat, elles avaient volontairement laissé croire que c'était possible.

D'abord des hommes des différentes brigades bloquèrent les accès. Une rumeur partant des bords de la place gagnait lentement le centre de la place. De là où j'étais je pouvais ressentir la tension et l'angoisse qui montait. Certains manifestants de ruèrent vers les immeubles pour tenter d'y entrer et s'échapper mais les brigades avaient déjà verrouillé les entrées sans se faire voir.

Heureusement, j'étais un peu éloigné des bâtiments qui entourent la place. Je voulais être en hauteur et avais opté pour une tour en retrait mais de laquelle je pouvais avoir un aperçu global. Cette tour n'était pas sans risque. Pratiquement tous les étages étaient occupés par des hommes ou des femmes armés. Je me suis glissé dans une ouverture de l'escalier de secours. Des sentinelles y passaient régulièrement mais elles n'y étaient pas en permanence.



Quand le blocage des rues commença les sentinelles cessèrent. Il y eu des mouvements de troupes partant de toutes les tours ou bâtiments des environs. Des milliers d'hommes et de femmes.

## Des rumeurs à la panique

Les rumeurs confirmées, la place fit silence. Un silence d'avant l'horreur, d'avant la mort. Certains groupes tentèrent de forcer un passage mais les brigades ripostèrent sans sommation. À l'est de ma position un groupe réussit cependant à passer. Il faut croire que les manifestant n'étaient pas sortis sans leurs armes. Il y eu alors un grand mouvement vers cette brèche. Il fut rapidement stoppé par des blindées qui arrivèrent.

Difficile de savoir combien de manifestants s'étaient échappés mais sûrement trop aux regards des brigades. Car l'objectif était l'anéantissement !

Au centre de la place, une partie des gens se remirent à chanter, certains s'enlaccèrent. Les autres, les armes à la main tiraient sur les brigades qui curieusement ne ripostaient pas – ils ne tiraient que lorsque les manifestants s'approchaient trop près des bâtiments ou des rues.

## La machine

Tous semblaient attendre quelque chose qui ne venait pas. Et cette chose arriva. J'entendis le grondement mécanique de son approche. Je dus rapidement me boucher les oreilles.

Je réussis avec du papier à me fabriquer des bouchons. Il fallait absolument que je puisse prendre des photographies de ce qui allait arriver. J'en pressentais la cruauté.

Le grondement était celui d'une machine qui avançait lentement et semblait faire se frotter des lames aiguisées. Elle fut rapidement accompagné d'un puis de plusieurs autres grondements identiques. Le bruit profond des moteurs faisait trembler le sol, les murs, les corps quand ceux qui ressemblaient à des frottement de lames nous broyaient la tête de suraigus. Même les brigades se bouchaient les oreilles ce qui permit à quels uns encore de fuir.

## Le silence de la mort

Tous les moteurs s'arrêtèrent ensemble laissant toute la ville dans un silence bien pire. Je n'osais à peine respirer de peur qu'ils puissent me repérer. La ma-

jeurité des manifestants qui n'avaient pas réussi à fuir attendait. Certains continuaient à se rassembler au centre de la place quand d'autres protégés par les cadavres tentaient au contraire de s'en éloigner. Ils profitaient du manque d'attention des brigades encore sous le choc du bruit. Malgré le silence, aucune arme ne se fit entendre, pas même un cri. J'étais terrifié par cette attente, par ce silence.

Il y eut plusieurs sirènes, celles utilisées en cas d'incendie avant l'état de siège je suppose. Elle durèrent un certain temps et quand elles cessèrent toutes les machines avaient déjà redémarré. Elles avançaient maintenant toutes vers la place, venant chacune des grandes avenues. Toutes les autres rues, trop petites pour laisser passer de telles machines, étaient quant à elles bloquées par des chars. Les hommes des brigades postés dans ces rues se mirent à tirer devant eux de telle sorte que les balles ricochent sur les pavés créant un mur virtuel et empêchant toute personne d'avancer. Pour les avenues ils n'étaient plus nécessaire d'empêcher quiconque d'y aller, la monstruosité des machines qui arrivaient suffisait à faire reculer. À ce moment-là, et malgré le bruit lourd et métallique des machines, j'entendis des cris horrifiés. Ils comprenaient enfin qu'il n'y aurait pas d'échappatoire et que la fin qui les attendait ne serait pas douce. Je vis plusieurs personnes se jeter alors sous les balles, préférant une mort rapide. Hélas pour eux, ils mourraient rarement tout de suite, les brigades tirant vers les pavés les balles les touchaient aux jambes.

## La boucherie

Les machines ressemblaient à d'énormes moissonneuses. Enfin à l'idée que je me faisais de la forme de ce genre de machines. À l'avant un grand racloir semblait devoir diriger les manifestant vers son ventre bruyant. Une bouche énorme sans dent. Baleine ouvrant sa gueule pour gober une masse de krill. Sur un des côtés des machines une sorte de tuyau devait déverser par la suite des choses hors du véhicule quand derrière un container attendait d'autres éléments. Je ne voyais vraiment pas ce qu'elles devaient moissonner... les manifestants ! La réponse me vint en me posant la question. Et l'horreur de ce qu'elle annonçait.

Ce furent d'abord des cadavres qui y entrèrent. Le bruit devint plus assourdissant encore. Un tas de déchets sortis rapidement par le tuyau, plutôt rouge sang. Dans le container des corps nu, sans tête, sans bras ni jambes, vider de leurs entrailles. Des boucheries géantes ces machines !

Je réussis à prendre encore quelque photographie mais sentis qu'il ne fallait pas que je traîne. Une telle horreur, ils ne laisseraient aucun témoin, pas même les brigades présentés.



# Fuir

J'ai fui. Je sentais qu'il fallait que je quitte la ville. M'éloigner de la place était insuffisant. Une fois assez éloigné, je me suis mis à courir comme un dératé, oubliant les principes de sauvegardes qui m'avaient préservé jusqu'ici.

Ma tête bourdonnait, je sentais mon pouls me battre les tempes, écrasant toutes les images de cette journée. Je revoyais ces visages heureux de manifester, d'exprimer un besoin de liberté enfoui depuis trop longtemps puis les corps découpés.

J'ai été obligé de m'arrêter pour vomir. Autant parce que j'étais bouleversé que parce que j'avais fourni un effort intensif. Je réussis quand même à me cacher dans un immeuble. Il a fallu que j'attende de reprendre mon souffle avant de repartir. Et aussi de laisser passer une brigade. Ou était-ce des militaires ? Ils avaient des uniformes, des uniformes que je ne connaissais pas. Ça n'annonçait rien de bon.